

ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère



Au sommaire :

- 145** **Camera oscura (xiv)**
Christian Sauvé et
Daniel Sernine
- 161** **Encore dans la mire**
Christine Fortier
Christian Sauvé
Norbert Spehner
François-Bernard Tremblay

N° 14

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 13 L'ANTHOLOGIE PÉRIODIQUE DU POLAR 7,95 \$

Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec et Canada : 27 \$

États-Unis : 27 \$US

Europe (surface) : 32 euros

Europe (avion) : 35 euros

Autre (surface) : 40 \$

Autre (avion) : 46 \$

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, C.P. 5700, Beauport (Québec) G1E 6Y6

Nom : _____

Adresse : _____

Veuillez commencer mon abonnement au numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 14 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 14 de la revue **Alibis** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : mars 2005

© **Alibis et les auteurs**



Tranquille, l'hiver 2005 ? À première vue, les amateurs de films à suspense ont dû rester sur leur faim, les cinémas ayant eu à l'affiche les offrandes familiales du temps des fêtes, suivies des favoris à la course aux Oscars. La sortie plus tardive de quelques films d'intérêt n'aidant pas à boucler ce trimestre (on reparlera de **Hostage** et de **The Interpreter** au prochain numéro), il a fallu chercher un peu plus loin que d'habitude pour trouver une bonne dose de cinéma criminel.

La nouveauté n'est pas au rendez-vous : des huit films examinés dans cette chronique, six sont des adaptations, des histoires vraies, des suites ou des remakes (et parfois tout cela en même temps !). Coïncidence ou tendance de fond ? Heureusement, notre correspondant spécial Daniel Sernine rehausse l'image du trimestre en s'intéressant au plus récent film d'Almodóvar, une œuvre tout à fait... originale, et aux **Mémoires affectives**, de Francis Leclerc, grand gagnant de la dernière remise des prix Jutra.

La douzaine s'amuse

Commençons par la plus grande déception du trimestre : **Ocean's Twelve** [**Le Retour de Danny Ocean**]. Il s'agit bien sûr de la suite d'**Ocean's Eleven**, une comédie criminelle relativement plaisante (elle-même un remake) qui avait connu un certain succès à la fin 2001. Chose relativement rare, toute la distribution principale du premier film est de retour (George Clooney, Julia Roberts, Brad Pitt, Matt Damon, Andy Garcia, etc.), en plus de nouvelles têtes, tels Catherine Zeta-Jones, Robbie Coltrane et Vincent Cassel. Toute une équipe ! Mais un joueur crucial manque à l'appel : le réalisateur Stephen Soderbergh en mode « divertissement ».

Il faut comprendre que Soderbergh est un réalisateur ayant deux personnalités. En mode « artistique », il est capable de **Solaris** et **Full Frontal**, des œuvres intéressantes mais frustrantes de par leur hermétisme indulgent. En mode « divertissement », Soderbergh sait livrer des « films à pop-corn » tels **Ocean's Eleven** et **Erin Brockovich** : des succès populaires tout à fait convenables et accessibles, mais un peu vides de profondeur. (Évidemment, Soderbergh n'est jamais aussi intéressant que lorsqu'il combine ses deux facettes pour réaliser des films tels **Out Of Sight** et **Traffic**, à la fois prenants et réfléchis.) Hélas, **Ocean's Twelve** ressemble plus à une suite de **Full Frontal** qu'à **Ocean's Eleven** : Soderbergh attaque le matériel comme s'il s'agissait d'une occasion de se payer du bon temps avec ses acteurs favoris.

146

L'intrigue est déjà mince : trois ans après le coup du Bellagio raconté dans **Ocean's Eleven**, le propriétaire du casino filouté retrouve tous les membres de l'équipe et les informe assez brutalement qu'ils ont quelques semaines pour lui rendre la somme subtilisée *or else*... L'ultimatum est un problème puisqu'une bonne partie de l'argent a depuis été dépensée et qu'il leur est impossible de travailler incognito aux États-Unis. Dernier refuge : l'Europe, où ils tenteront de cumuler des coups fumants, tout en étant nargués par le « Night Fox », soi-disant le meilleur cambrioleur de la planète. Danny Ocean réussira-t-il à trouver l'argent, à éviter la police, à sauvegarder son mariage et à damer le pion à un ennemi qui fait de leur rivalité une affaire d'honneur ?

Il y a tout de même une parcelle d'intérêt dans le résumé précédent ; l'idée d'une confrérie de voleurs professionnels en



Photos : Warner Bros

compétition amicale a un certain charme, tout comme l'attrait d'un film se déroulant en Europe. Les films de cambriolage, de toute façon, dépendent de détails et d'atmosphère : puisque l'intrigue du « grand coup » est souvent identique d'un film à l'autre, les astuces sont souvent plus mémorables que les retournements. **Ocean's Twelve** n'est pas une exception à la règle : ce sont les détails qui donnent toute sa particularité au film.

Soderbergh semble s'amuser avec **Ocean's Twelve**, sans effort particulier pour rendre le film intéressant pour ceux qui n'assistaient pas au tournage. Outre la cinématographie granuleuse, Soderbergh paraît trouver un malin plaisir à tourner de façon inhabituelle... pour le seul plaisir de le faire. Le décollage d'un avion est filmé de côté ; les personnages parlent constamment en énigmes ; les acteurs se parodient eux-mêmes. Pourquoi ? Parce que c'est inhabituel... mais cela ne fait pas nécessairement de **Ocean's Twelve** un meilleur film. On se lasse rapidement de ces trucs, surtout lorsqu'ils ne mènent nulle part. Les acteurs s'amuse bien, mais l'humble public payant aura l'impression de se retrouver par accident à une fête où il n'était pas invité.

Il serait malhonnête de ne pas reconnaître qu'il y a tout de même un certain plaisir à découvrir les trouvailles de Soderbergh et à entendre quelques extraits de dialogue. (« *Look, it's not in my nature to be mysterious. But I can't talk about it and I can't talk about why.* ») Ceci dit, le film est une bien pâle suite à **Ocean's Eleven**, et une fraction de ce qu'il était possible d'accomplir avec le matériel à la disposition de Soderbergh. Divertissant ? Occasionnellement. Décevant ? Absolument.

Quand « cool » veut dire « plus gentil »

Be Cool [vo] est à la fois la suite du film **Get Shorty** (1995, Barry Sonnenfeld), une adaptation du roman de 1999 d'Elmore Leonard et une adaptation d'une suite inspirée d'une adaptation, Leonard ayant avoué que l'interprétation de John Travolta n'était jamais trop loin de son esprit lors de l'écriture du deuxième roman.

Tordu ? Pas autant que l'intrigue du film, qui réussit à tresser une tapisserie comico-criminelle avec des douzaines de personnages en un peu moins de deux heures. Cette efficacité est encore plus remarquable étant donné l'air décontracté de la réalisation de Gary F. Gray (**The Negotiator**, **The Italian Job**), qui agence les éléments du film avec une aisance déconcertante.



148

Get Shorty avait trouvé son auditoire grâce à un mélange plaisant de comédie noire, d'emprunts à la culture populaire et grâce à son regard satirique sur le monde du cinéma. **Be Cool** s'attaque plutôt à l'industrie de la musique et renouvelle l'essentiel de sa distribution, mais évite de trop changer les éléments cruciaux de la formule. Chili Palmer (Travolta) est de nouveau dans son élément comme ex-gangster mettant ses talents au service d'une jeune chanteuse du nom de Linda Moon (Christina Milian). Mafieux russes, criminels hip-hop et imprésarios véreux tenteront de l'en décourager, mais nul ne pourra résister aux talents inhabituels de Palmer.

Comme film, **Be Cool** fait passer un bon petit moment, profitant d'une distribution étonnante et d'une atmosphère sympathique malgré le carnage soutenu. Mais comme adaptation, les inconditionnels d'Elmore Leonard resteront sur leur faim. Tout, de Chili Palmer à Linda Moon, est nettement plus gentil sur pellicule que sur papier : le gangster perd ses doutes ; la chanteuse indépendante devient une poupée talentueuse ; les criminels agissent en bouffons.

Qui plus est, l'obsession de Chili Palmer à trouver dans sa vie des idées pour son prochain film est complètement évacuée.

Ce serait agaçant... si on ne trouvait pas déjà dans le roman d'origine une demi-douzaine de clins d'œil à la façon dont la version filmée de **Be Cool** sera plus gentille, plus simple et beaucoup plus resserrée que la « véritable histoire » de Chili Palmer et Linda Moon. Maintenant que l'adaptation correspond parfaitement à ces critères, Elmore Leonard doit bien rire dans sa barbe.

Quand on n'a pas d'idées...

Alors que la banqueroute créative de Hollywood entame sa huitième décennie, les studios n'ont plus aucun scrupule à vampiriser les quelques parcelles d'intérêt qui dorment dans leurs voûtes. Sans prétendre que les films originaux sont toujours des chefs-d'œuvre, l'annonce de n'importe quel remake n'est pas sans suggérer une abdication de l'originalité au profit du confort financier de ceux qui financent de telles initiatives. En attendant mieux, on peut toujours examiner originaux et remakes, quitte à en profiter pour considérer l'état du divertissement populaire alors et aujourd'hui.



Photos : Twentieth Century Fox

truire un nouvel avion à partir des pièces de l'ancien. Pour **Assault on Precinct 13** [L'Assaut du poste 13], un poste de police isolé est assiégé par une bande vouée à l'annihilation complète de ceux qui sont à l'intérieur du poste.



Dans les deux cas, on a recours à des trames dramatiques simples et prenantes. Dans **Flight of the Phoenix**, on retrouve l'attrait de l'aventure, de la camaraderie entre des hommes se débrouillant pour mettre fin à une situation impossible, transposition sèche du scénario de l'île déserte et du rafiôt qu'il leur faudra construire pour se sortir de là. En ce qui concerne **Assault on Precinct 13**, on voit aisément les parallèles avec les westerns portant sur des forts perdus au milieu de nulle part, entourés d'Indiens sanguinaires qui ne rêvent que de massacrer les assiégés.

L'ajout le plus significatif à ces deux remakes a été de contextualiser davantage les situations explorées. Les dix premières minutes de la version contemporaine de **Flight of the Phoenix**, par exemple, expliquent qui sont les personnages et d'où ils viennent. La nouvelle version d'**Assault on Precinct 13** change l'identité des assaillants et, ce faisant, ajoute une couche supplémentaire de complexité à l'intrigue.

Pour le reste, il suffit de préciser qu'il s'agit de deux remakes bien commerciaux pour comprendre l'abondance des moyens techniques à la disposition des réalisateurs contemporains. Le budget d'**Assault on Precinct 13** (2005) – de « seulement » vingt millions de dollars – a deux fois l'ampleur de l'effort original de John Carpenter, même en tenant compte de l'inflation depuis 1976. **Flight of the Phoenix** (2004) est réalisé avec un budget comparable à son prédécesseur, mais peut compter sur des techniques d'effets spéciaux inimaginables en 1965. Personne ne sera surpris de voir que la scène de l'écrasement d'avion est tout à fait spectaculaire, répondant amplement aux exigences des fans de scènes d'action d'aujourd'hui.



Photos : Rogue Pictures

Hélas, avoir trop de moyens à sa disposition peut se révéler contre-productif. Les transgressions techniques de la nouvelle version d'**Assault on Precinct 13** sont mineures : le réalisateur abuse d'une caméra nerveuse, mais il n'y a rien ici de terriblement mauvais lorsqu'on considère qu'il s'agit d'un film d'action de série B. La nouvelle version de **Flight of the Phoenix** est un peu plus problématique : même en avouant que la cinématographie est généralement satisfaisante, on note que le réalisateur John Moore s'accorde trop souvent des moments impressionnistes qui détonnent avec le reste du film.

Ce sentiment d'irréalisme est parfois créé par la cohérence géographique hésitante des deux films. **Flight of the Phoenix** connaît quelquefois des moments absurdes, alors que l'avion écrasé semble entouré de sable, puis d'un camp de nomades, puis de débris rocheux adéquats au décollage, puis d'un trajet à partir du côté de l'appareil menant aux débris tombés *avant* l'écrasement. **Assault on Precinct 13** ne fait guère mieux : après une mise en scène illustrant un poste de police clairement situé dans un quartier industriel de Detroit, les personnages courent pendant quelques secondes pour se retrouver... en pleine forêt ! Qui a dit que les auditoires d'aujourd'hui étaient plus exigeants ?

D'autres éléments irritants ne cessent de marquer les deux films. Pour **Assault on Precinct 13**, c'est la « neige » qui n'est pas crédible, alors que les personnages brisent les vitres pour la laisser entrer à l'intérieur de la station et s'y battent allégrement sans la moindre indication de froid ou de gadoue sous leurs pieds. Étrange. En ce qui concerne **Flight of the Phoenix**, on grincera des dents lors de la scène où les personnages dansent tout à coup au son d'un iPod et du succès pop de 2004 « Hey Ya ! » d'Outkast ; s'il y avait un moyen de dater irrémédiablement le film, le réalisateur ne pouvait pas trouver mieux... ce qui est dommage dans le contexte d'une aventure qui ne tire pas avantage à être située à une époque précise.

Malgré ces accrocs, on fera tout de même preuve d'indulgence devant deux films passablement divertissants. Les performances des acteurs sont respectables (avec une certaine préférence pour le jeu d'Ethan Hawke et Lawrence Fishburne dans **Assault on Precinct 13**) et le rythme est généralement efficace. Mais, comparé aux versions originales, on garde l'impression de deux films moulés de façon aussi similaire que possible sur tant d'autres

films contemporains. Ce qui, à bien y penser, décrit parfaitement la trajectoire récente du cinéma hollywoodien.

Surprises dans la course aux Oscars

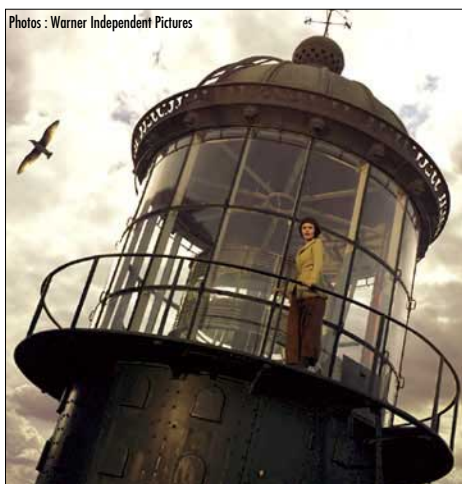
Chou blanc aux Oscars pour le polar cette année. Si, de temps en temps, Oscar s'éprend de films tels **The Silence of the Lambs**, **L.A. Confidential** ou **Mystic River**, ça n'a pas été le cas cette fois. En parcourant la liste des gagnants, on devra être généreux pour y trouver des affinités entre les Oscars 2005 et nos centres d'intérêt. Dans le cas de **The Aviator**, les démêlés de Howard Hughes avec le gouvernement américain sont tangentiellement intéressants, tout comme les fabuleuses scènes d'aviation savamment orchestrées par Martin Scorsese. **Million Dollar Baby** est un peu plus près du cinéma à suspense de par son attachement au sport bien violent qu'est la boxe, mais puisque l'accent est mis sur le drame, passons à autre chose.

Non, ça n'a pas été l'année du film de genre. Mais on trouvera dans la liste des mises en nomination deux exceptions précieuses.

La première est **Un long dimanche de fiançailles**, le plus récent film de Jean-Pierre Jeunet depuis **Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain** (2000). La facture des deux films est certaine-

ment similaire : en plus des acteurs fétiches de Jeunet (Audrey Tautou, Dominique Piñon), on y reconnaît la narration tangentielle, la réalisation bourrée de trouvailles et le poli visuel commun.

Mais, pour *Alibis*, **Un long dimanche de fiançailles** a le mérite supplémentaire de prendre la forme d'une longue enquête. Peu importe si le film est avant tout un drame romantique où une jeune fille cherche à savoir ce qui est arrivé à son fiancé disparu durant la Grande Guerre : Jeunet présente à la fois une enquête complexe, un mystère graduellement révélé et un drame de guerre d'une efficacité surprenante.



On attendait depuis un bon moment une exploration aussi époustouflante de la guerre des tranchées. Jeunet montre le choc des obus, la vision cauchemardesque du *no man's land* et le désespoir des soldats français (les cinq « héros » de l'histoire sont des jeunes hommes condamnés à mort, coupables d'automutilation dans l'espoir d'éviter les combats). Cette excellente recreation, à la fois réaliste et fantaisiste, saura sans doute intéresser les férus d'histoire militaire.

Mais il y a plus, car l'odyssée de l'héroïne pour comprendre ce qui est arrivé à son fiancé la forcera à reconstruire le récit compliqué des événements liés à sa disparition. À travers une succession de rencontres, de voyages, d'experts et de témoins, on assiste graduellement à la révélation du mystère, une révélation d'autant plus satisfaisante qu'elle est originale. Un *whathappened* plutôt qu'un *whodunnit*, **Un long dimanche de fiançailles** constitue un des films d'enquête les plus fascinants de 2004. Son style visuel n'est qu'une source supplémentaire de plaisir, et il n'y avait nul besoin d'attendre l'approbation des membres de l'Académie pour prêter attention au film.

L'autre surprise de la course aux Oscars est **Hotel Rwanda** [**Hôtel Rwanda**], et il s'agit d'une surprise due en grande partie aux attentes qu'un tel film peut susciter. Histoire véridique d'un homme ayant sauvé près de mille deux cents hommes, femmes et enfants d'un massacre presque certain durant le génocide rwandais de 1994, **Hotel Rwanda** se présente comme une version contemporaine de **Schindler's List** avec tout le bagage émotionnel que semblable histoire présuppose. Un tel film doit traiter son sujet avec un tact approprié : on se souviendra malheureusement de **Tears of the Sun**, utilisant une thématique similaire comme prétexte à un film d'action. Inversement, il est possible de trop insister : soit, les génocides sont des événements catastrophiques... doit-on pour autant passer deux heures à se sentir misérable pour toute la race humaine ?



Photos : Warner Independent Pictures

La façon dont **Hotel Rwanda** réussit à naviguer sur la mince ligne entre l'exploitation et le mélodrame n'est pas étrangère à son intérêt pour les lecteurs de *Camera oscura* : plutôt que de se complaire à faire un film d'action ou un drame déprimant, le scénariste-réalisateur Terry George adopte une troisième voie, celle du film à suspense. **Hotel Rwanda** reconnaît la terreur du génocide en évitant d'en montrer trop, mais transforme le danger de la situation en une série de défis pour le protagoniste : comment réussira-t-il à prendre soin des centaines d'individus sous sa charge ? Comment s'en sortir alors que les pays du premier monde rechignent à reconnaître la gravité de la situation et refusent d'intervenir ? Le protagoniste Paul Rusesabagina (Don Cheadle) est un gestionnaire d'hôtel, pas un guerrier. Il doit faire face à la situation sans armes, dépendant de contacts fuyants, éloignés ou incapables d'influer sur la situation. Seules son astuce et son intelligence lui permettront de s'en sortir. Comme spectateur, il est facile de s'identifier à cet homme ordinaire plongé dans une série de situations impossibles. Le suspense est constant à travers le film.

On ne pourra pas dire trop de bien des qualités techniques de **Hotel Rwanda**, un film réalisé avec une efficacité professionnelle, savamment appuyé par des acteurs exceptionnels, un scénario solide et un montage sobre. La formule du film à suspense fonctionne à merveille pour transformer ce qui aurait pu être un sermon prêchi-prêcha en une pièce de cinéma qui retient sans peine notre intérêt. Tout comme le film noir permet de s'interroger sur les pires recoins de la moralité humaine, le thriller s'avère un outil redoutable pour explorer des enjeux politiques d'importance capitale. Sans s'en rendre compte, on ressort de **Hotel Rwanda** avec une impression viscérale du génocide rwandais, de sa futilité et de l'inaction scandaleuse du premier monde durant les événements. Comment une telle chose a-t-elle pu se dérouler il y a à peine une douzaine d'années ? Les spectateurs canadiens éprouveront une certaine fierté amère à voir l'impuissance héroïque d'un officier de l'armée canadienne (personnage vaguement basé



Photo : United Artists

sur Roméo Dallaire, interprété par Nick Nolte) alors que personne ne semble disposé à agir.

Intéressant sans être racoleur, efficace sans être déplaisant, **Hotel Rwanda** utilise la formule d'un genre pour aborder un sujet difficile à populariser. Si des différences existent effectivement entre le film et la réalité (la véritable odyssée de Paul Rusesabagina s'est étendue pendant des *mois* plutôt que les semaines décrites dans le film), **Hotel Rwanda** trouve un équilibre enviable entre faits et fiction, divertissement et éducation. Admirable ; ne manquez pas le film dès son arrivée au vidéoclub.

La mala educación : amour, mensonge et duplicité

Je m'intéresse aux cinémas espagnol et mexicain depuis bientôt dix ans mais, paradoxalement, pas à celui de Pedro Almodóvar (bien que ça risque de changer). Je ne vous cacherai pas que le talentueux Gael García Bernal y est pour quelque chose dans cet intérêt (**Amores perros**, **Y tu mamá también**, **Le Crime du père Amaro**, puis le récent et inoubliable **Carnets de voyage**). Précisons tout de suite que **La Mala educación** se joue sur un tout autre ton et à une tout autre allure qu'**Amores perros**. Il s'agit d'un film exquis, raffiné, au rythme posé, sans être méditatif.

En 1977, un an après la fin du régime franquiste, le jeune réalisateur Enrique Goded (*alter ego* d'Almodóvar, est-on amené à penser) épiluche les faits divers macabres, dans les journaux, à la recherche d'une idée pour son prochain film. C'est alors que se présente Ignacio (García Bernal), son ami de collègue, pas vu depuis quinze ou seize ans. Depuis l'époque de leurs amours, Ignacio



Photo : Sony Pictures Classics

est devenu acteur et il apporte à Enrique le manuscrit dactylographié d'un scénario, ou plutôt d'une nouvelle, « La visite », dont la première moitié est basée sur leur propre histoire. Le reste est fiction car l'Ignacio adulte y est devenu travesti, gagnant sa vie dans les cabarets sous le nom de scène « Zahara » et filoutant les hommes tombés sous son charme.

Réservé au départ, le réalisateur renommé accepte de lire le scénario, qui le captive rapidement, puis de revoir Ignacio, qui tient à jouer le rôle du travesti Zahara. Il est réticent à lui confier ce rôle, pour lequel il trouve Ignacio trop baraqué, mais il se laisse convaincre – pour tout dire, Ignacio couche avec lui et devient son amant afin de décrocher le rôle.

Mais où est le drame, où est le mystère ? Le drame est que leur enfance s'est passée dans un collège catholique, au tournant des années soixante, dans l'Espagne hypocrite et répressive de Franco. Le père Manolo, leur jeune prof de littérature, était amoureux d'Ignacio, qui avait une voix d'or et qu'il faisait chanter pour lui (guettez le juste retournement des rôles, même si je ne suis pas sûr qu'en espagnol « faire chanter » ait le même double sens qu'en français). Le prêtre avait surpris les deux



Photos : Sony Pictures Classics



garçons aux toilettes et y avait vu l'occasion de faire expulser son jeune rival, Enrique. Ignacio – moment pivot du récit – avait proposé d'accepter tout ce que le prêtre désirerait pour éviter l'expulsion à son ami. En vain, d'ailleurs, et c'est par cette promesse non tenue que commence la « mauvaise éducation » du titre.

Quinze ans plus tard – dans la fiction –, le travesti va « visiter » le père Manolo, devenu directeur du collège, pour exercer un chantage à ses dépens.

Et le mystère ? Eh bien, dès leurs premiers entretiens, Enrique n'est pas convaincu que ce jeune homme venu proposer un scénario soit *vraiment* son ami Ignacio. Il fera sa petite enquête, et moi, je m'arrêterai ici, sollicitant la mansuétude du lecteur si mon résumé a paru nébuleux. Le film d'Almodóvar est tout sauf confus, malgré un recours systématique à la mise en abyme. Maîtrisé, limpide, le va-et-vient entre passé et présent, entre fiction et réalité, entre identités réelles ou empruntées, concrétise et développe ce que le générique hitchcockien en noir et rouge laissait entrevoir : divers écrits (journaux, manuscrits dactylographiés, graffitis) y sont successivement déchirés pour révéler d'autres images ou documents sous-jacents, et ainsi de suite.

Ajoutons à cela, en cours de film, des hommages à diverses œuvres musico-cinématographiques (dont la pertinence m'a généralement échappé, honte à mon inculture).

À la lecture du synopsis, on pourrait se dire « Ah non, pas une autre de ces histoires à la "DPJ" sur les enfants abusés »... mais non, il ne s'agit pas de cela, pas plus qu'il ne s'agit d'une de ces intrigues qui donnent mal à la tête à force de complexité. Dans ce qui est, paraît-il, l'un des films les plus personnels d'Almodóvar, personne n'est exclusivement victime, nul n'est entièrement bourreau ni uniquement exploiteur. Drogue et meurtre sont montrés sans rien de sordide, presque délicatement, et l'on reste rivé à son siège jusqu'à la toute fin sans qu'une seule arme à feu n'ait été montrée dans la nuit madrilène et sans que la moindre voiture n'ait été engagée dans une poursuite sous le soleil ibérique.

Disons en concluant que les acteurs sont excellents et que la caméra les aime – complaisamment dans le cas de García Bernal, mais qui s'en plaindra ? Peut-on nommer beaucoup d'acteurs qui sont aussi belles qu'ils sont beaux ? [DS]

Mémoires d'eau

Il y a des moments où l'on doute du jugement des critiques, commentateurs et autres intervenants du milieu cinématographique (je pense aux diverses nominations de **Dans une galaxie près de chez vous**, y compris pour « Meilleure direction artistique », « Meilleure direction photo » et « Meilleur scénario » !), mais d'autres événements viennent vous redonner un peu confiance, sorte de bouée de sauvetage avant que vous ne sombriez dans

une mer de cynisme. L'attribution récente de quatre Jutra aux **Mémoires affectives** (Meilleur film, Meilleur réalisateur, Meilleur acteur, Meilleur montage image) est au nombre de ces événements.

Le réalisateur Francis Leclerc nous avait déjà donné **Une jeune fille à la fenêtre** (2001). Dans **Les Mémoires affectives**, il nous présente un autre « exilé de l'intérieur », Alexandre Tourneur (Roy Dupuis), personnage qui n'est pas sans rappeler celui qu'incarnait Guy Pearce dans **Memento**, et dont le nom de famille doit peut-être quelque chose à Jacques Tourneur, réalisateur français prolifique qui œuvra surtout à Hollywood et signa **Out of the Past** (1947), autre film noir sur la mémoire piégée.

Comme le personnage Pearce dans **Memento**, celui excellemment et sobrement interprété par Roy Dupuis est à la merci des témoignages et souvenirs d'autrui, en plus de notes griffonnées et d'articles épinglés sur les murs, pour reconstituer la réalité qui lui échappe : celle de sa propre vie avant un terrible traumatisme. « Quand tu m'as débranché, tu m'as (re)mis au monde », confiera Tourneur à un certain personnage, et c'est en effet à cette quête de mémoire qu'on assiste en suivant cet amnésique qui se réveille d'un coma au moment où un inconnu débranche l'appareil qui le maintenait en vie à la suite d'un accident de la route. Tout en réapprenant à formuler des phrases complètes et à marcher sans aide, Tourneur apprendra qu'il avait une épouse (dont il était depuis longtemps séparé), une fille adulte (avec laquelle il s'entendait plus ou moins bien), une maison près de La Malbaie, un partenaire d'affaires (co-propriétaire avec lui d'une clinique

158



Photo : Alliance Atlantis



Photo : Alliance Atlantis

vétérinaire), une maîtresse et même un frère, désormais introuvable. Un portrait guère flatteur en émergera, celui d'un Tourneur alcoolique, infidèle, au caractère renfermé et emporté. La particularité de ses entretiens avec ses proches est qu'à mesure qu'ils lui confient certains de leurs souvenirs, ils semblent à leur tour les perdre, apparemment contaminés par son amnésie à lui. Autre particularité : à côté d'images d'enfance authentiques mais très fragmentaires, sa tête héberge des souvenirs qui ne devraient pas lui appartenir, comme ceux d'un Innu qui se traduisent par un poème récité en montagnais, une langue que Tourneur ne connaît pas.

Tout ceci au fil d'une enquête où Tourneur, aidé par une policière locale, cherche l'identité du chauffard qui l'a laissé pour mort au bord d'une route et celle (la même ?) de l'inconnu qui espérait le faire taire à jamais en débranchant le respirateur. Il cherche aussi son frère aîné, qui détient la clé d'un souvenir en quelque sorte fondateur, celui de la noyade de leur père, d'où procède la peur de l'eau (et des armes à feu...) qui hante Tourneur.

Le film est co-scénarisé par Marcel Beaulieu, capable du pire (**Dans l'œil du chat, Dans le ventre du dragon**) mais heureusement, plus souvent, du meilleur (**Une jeune fille à la fenêtre, Farinelli, Cap Tourmente, Cargo, Les Fous de Bassan, Anne Trister**). Certains critiques ont trouvé à redire à ce scénario gigogne, mais quiconque a fréquenté le fantastique et la science-fiction accueillera sans doute avec plus d'ouverture

les aspects inexplicables (rationnellement) de cette amnésie apparemment contagieuse.

La sensibilité toute personnelle du réalisateur Francis Leclerc donne le ton à ce beau film aux couleurs froides, couleurs bleutées et blanches de l'hiver (hormis certains souvenirs aux teintes plus charnelles), ton intimiste et laconique mais jamais lancinant ni cérébral.

Hiver, noyade, perte des souvenirs... il est un peu troublant de penser que ce film est associé, par quatre prix portant son nom, à la mémoire de Claude Jutra... [DS]

Bientôt à l'affiche

Les machines à pop-corn, les fusillades interminables, les protagonistes échappant à des explosions nucléaires... vous entendez ce son ? Au cinéma, la saison estivale s'étire de plus en plus sur toute l'année et le printemps 2005 ne sera qu'un apéritif pour l'été prochain. Vous voulez des adaptations ? Voilà que s'annoncent **Sahara** (Clive Cussler), **Sin City** (Frank Miller ; ne ratez pas la bande-annonce) et **Hostage** (Robert Crais). Vous voulez des suites et des remakes ? Attendez de voir **XXX : State Of The Union** et **House Of Wax**. Vous voulez des films de réalisateurs fiables ? Restez à l'affût de **The Interpreter** (Sidney Poitier) et **Kingdom of Heaven** (Ridley Scott).

Ouf ! En attendant de voir les résultats, bon cinéma !

- Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.
- Daniel Sernine est écrivain, critique, directeur de la revue *Lurelu* et directeur littéraire de la collection Jeunesse-pop chez Médiaspaul. Membre régulier de la chronique « Sci-néma » de la revue *Solaris*, sa grande connaissance des genres et son amour du septième art en font un invité de marque pour cette chronique.



ENCORE DANS LA MIRE

de

Christine Fortier, Christian Sauvé,

Norbert Spehner, François-

Bernard Tremblay

Comme polar, le manuscrit « pha dur » !

L'unique raison pour laquelle j'ai lu *Le Manuscrit Phaneuf*, de Gilles Marcotte, c'est une phrase qui termine le baratin de quatrième de couverture et qui affirme ceci : « Roman policier, au sens le plus exact et le plus passionnant du terme, ce livre est aussi une méditation à la fois sérieuse et onirique sur l'identité des êtres et les surprises de l'existence ». Un roman policier ? Vraiment ?

Voyons voir... Il y a une victime : un auteur d'une certaine notoriété, mort dans des circonstances troubles. Un mystère : la disparition de son manuscrit. Il y a un enquêteur teigneux, un peu ridicule, qui fume la pipe et se prend pour un quelconque Maigret. Il y a des suspects, des mobiles possibles, sans oublier Gilles Marcotte qui de temps à autre fait quelques

références à la littérature policière, notamment aux romans de Colin Dexter. Mais disons-le tout net, voilà un polar (si ce livre en est vraiment un) plutôt médiocre, sans grand intérêt.

Je l'ai lu en entier, plus par respect pour son auteur, ex-professeur émérite et un de nos meilleurs critiques littéraires, que par véritable intérêt. Si la première moitié se lit sans ennui, ça s'enlise par la suite pour nous entraîner dans une finale d'une redoutable banalité. Il y a bien, ici et là, des considérations intéressantes ou amusantes sur l'édition, sur les écrivains, sur la langue, mais dans l'ensemble, j'ai trouvé ça anodin, avec une intrigue plutôt *dispersée*. On ressort de la lecture de ce récit, avec la fâcheuse impression que l'auteur a hésité entre l'écriture d'un véritable polar et quelque chose d'autre. Il a employé les codes du genre pour finalement les diluer dans une histoire diffi-



rente. Et c'est là que le bât blesse... Le résultat est pour le moins *hésitant*, comme si l'auteur n'avait finalement jamais tranché.

En toute honnêteté, je trouve que c'est là un de ces romans *inutiles* comme il s'en publie trop, au Québec ou ailleurs. Combien d'arbres sacrifiés pour publier un type de bouquin dont on aurait finalement pu se passer. Je vois d'ici les objections: ce manuscrit a tout de même trouvé un éditeur, et pas n'importe lequel ! Comment cela est-il possible ? Quitte à porter un gilet pare-balles pendant quelques semaines, je vous soumets une hypothèse de réponse. Mais il vous faudra la mériter. Suspense ! Je crois que vous trouverez des éléments de réponse à la page 11 de ce polar qui n'en est pas vraiment un. C'est écrit en toutes lettres. Inutile d'insister. Je n'en dirai pas plus... Le gilet ne protège jamais la tête et je ne m'abaisserai pas à porter un casque ! (NS)

Le Manuscrit Phaneuf

Gilles Marcotte

Montréal, Boréal, 2005, 217 pages.



Le dernier Hillerman: ni cochon, ni sinistre !

Un auteur culte peut-il écrire un mauvais roman ? Certainement... Voyez Stephen King qui a parfois joyeusement alterné chefs-d'œuvre et navets. Tony Hillerman, le père du polar ethnologique peut-il écrire un roman qui soit assez quelconque ? Il faut croire que oui...

Le Cochon sinistre (quel titre débordant !) n'est pas exactement *mauvais*, le terme serait trop fort, mais c'est sûrement ce que j'ai lu de moins achevé de cet auteur talentueux. Accident de parcours ? L'avenir nous le dira sans doute, mais force est de constater que dans ce récit, Hillerman a emprunté au polar ce qu'il y a de plus critiquable — la coïncidence heureuse au service d'une intrigue emberlificotée — tout en négligeant l'essentiel de ce qui fait l'intérêt de ses œuvres, leur aspect « ethnologique » et poétique. Je m'explique...

Comme c'est trop souvent le cas dans le polar américain actuel, l'intrigue comprend deux volets en apparence distincts. Jim Chee enquête sur la mort d'un homme d'âge mûr, bien habillé, abattu d'une balle dans le dos et dont le cadavre a été trouvé à l'endroit où le pays navajo rencontre la réserve Apache Jicarilla. Au même moment, près de la frontière mexicaine, l'agente Bernadette Manuelito (qui ne travaille plus aux côtés de Chee) traque un suspect jusqu'à un ranch où sont élevés des animaux africains. Elle y rencontre de curieux et dangereux personnages. Une fois de plus, le hasard faisant bien les choses (hélas ! trois fois hélas !), on va vite découvrir qu'il y a un lien entre ces deux affaires qui n'en font qu'une. Cela permettra à Chee et à Manuelito non seulement de résoudre une obscure affaire impliquant des détournements de redevances dues aux Indiens, mais aussi de mettre de l'ordre (enfin !) dans



leurs affaires de cœur. À la fin du roman, on nous fait comprendre que l'agente Bernadette Manuelito, vraiment pas douée, renonce à sa carrière dans les forces de l'ordre pour se consacrer à sa nouvelle vie de famille. Souhaitons bonne chance à cette gaffeuse de première, et prions les dieux navajos que Hillerman ne s'enlise plus dans des intrigues sentimentales à la noix, domaine où il ne semble pas très à l'aise, pas plus d'ailleurs que dans le prêchi-prêcha moral concernant la lutte contre la drogue dont il émaille son texte.

Ce qui fait que *Le Cochon sinistre* est un polar plutôt banal, conventionnel, sans grande originalité (sans être vraiment ennuyeux, précisons-le tout de même), c'est que la « magie Hillerman » est quasiment absente. L'essentiel de l'action se déroule en dehors de la réserve indienne, près de la frontière mexicaine. La culture indienne parfaitement intégrée dans les autres romans, et qui leur donnait leur couleur particulière, est presque totalement évacuée, même si elle figure encore dans le glossaire

(maigre consolation). Bref, la poésie navajo fout le camp... Espérons qu'il ne s'agit là que d'une absence temporaire. Quant à Joe Leaphorn, son rôle est tellement secondaire qu'on se demande pourquoi Hillerman se donne encore tant de mal pour l'intégrer à ses intrigues.

Et le sinistre cochon dans tout ça ? C'est à la fois un animal et une machine, mais je ne vous en dirai pas plus... (NS)

Le Cochon sinistre

Tony Hillerman

Paris, Rivages, (Thrillers), 2005, 201 pages.



Le Vritable Massacre n'est pas un Art

Cette phrase, qu'on peut lire dans le troisième roman traduit en français de l'auteur britannique Robert Wilson, décrit assez bien ce qu'on ressent en terminant la lecture de *Meurtres à Séville*. C'est un mélange d'écœurement et d'admiration pour cette histoire qui semble ne jamais vouloir se terminer et qui, pourtant, réussit à nous tenir en haleine jusqu'à la toute fin. On peut sans contredit dire de Robert Wilson qu'il est un écrivain habile, surtout lorsqu'il est question de décrire avec acuité la psychologie de ses personnages et l'atmosphère particulière — dépravée — de la vie à Tanger après la Seconde Guerre mondiale. Il s'y connaît aussi beaucoup dans la noirceur humaine, comme le démontre la cruauté incroyable avec laquelle le meurtrier fait souffrir — et mourir — ses victimes. Ils les attachent sur une chaise, et s'ils refusent de contempler l'horreur qu'il est venu leur présenter, il leur coupe les paupières ! C'est par ailleurs sur un premier meurtre atroce que s'ouvre l'intrigue. On assiste impuissant à la mise à mort de Raul Jimenez, un homme d'affaire âgé de Séville, marié avec une femme plus jeune, qui devient d'emblée le suspect principal de l'enquête que mène l'inspecteur Javier Falcon.

Même si Robert Wilson aborde son histoire par le biais de l'enquête policière, *Meurtres à Séville* est avant tout un thriller psychologique qui tourne autour de la quête identitaire de l'inspecteur Falcon. Ce dernier se remet difficilement de la fin de son mariage avec Inez, une brillante avocate, et dès qu'il pose les yeux sur Raul Jimenez, sa vie bascule dans l'ombre, pour ne pas dire la folie. À partir de ce moment, la démarcation entre l'enquête et la vie privée de Javier disparaît, et chaque nouvel indice le pousse à se questionner davantage encore sur son enfance, qu'il a en grande partie oubliée. Puis, lorsqu'il découvre que la première victime et son père, Francisco Falcon, se sont connus, l'inspecteur plonge pour de bon dans le passé. Il se met à lire le journal intime de son père décédé. Ce qu'il y trouve le sidère. Le célèbre Francisco Falcon, renommé à cause de quatre nus à la sensualité étourdissante qu'il a peints dans les années soixante, est un monstre. Robert Wilson ne se contente pas d'évoquer le contenu

du journal intime de Francisco Falcon dans *Meurtres à Séville*. Il se trouve dans le roman (comme un roman dans le roman), sous forme de fragments. (Sachez toutefois que les fragments qui se rapportent aux dernières années du peintre à Tanger se trouvent en anglais dans Internet, au www.harcourtbooks.com).

Ainsi, grâce au journal intime de son père, les pièces du puzzle s'imbriquent graduellement, et sur fond de Semaine sainte à Séville et de corrida, Javier identifie le tueur. Puis fait la paix avec son passé. Après nous avoir tenus en haleine pendant 500 pages, la conclusion de *Meurtres à Séville* constitue presque un soulagement. Autrement dit, pour apprécier le roman, il faut vraiment aimer les intrigues d'ambiance, qui avancent à petits pas. (CF)

Meurtres à Séville

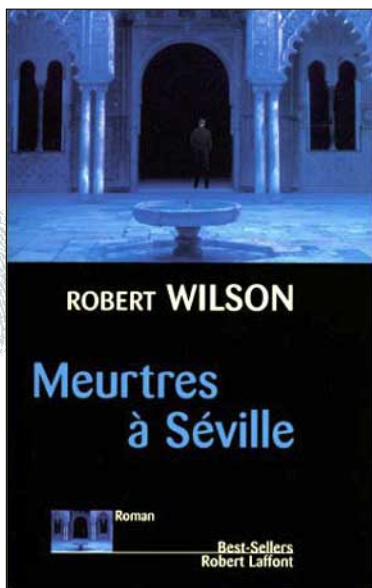
Robert Wilson

Paris, Robert Laffont (Best-Sellers), 2004, 512 p.



À la guerre comme à la mer

Ce qui est dommage avec les thrillers militaires, c'est qu'ils arrivent sur les tablettes des libraires pratiquement dotés d'une date d'échéance. Et comme le contexte socio-politique sur lesquels ils reposent change de plus en plus vite depuis le 11 septembre 2001... Il peut donc paraître étrange de voir un éditeur traduire en 2005 un thriller militaire publié en 2000, ce qui est le cas de *Mission Seafighter*, roman dans lequel on nous demande de croire qu'une force amphibie américaine, sous contrôle onusien, tâche de maintenir l'ordre en Afrique occidentale ! Disons que, pour le moins, c'est un scénario qui a plus à voir avec les années Clinton que l'ère Bush II. Mais cet éloignement de la réalité du moment ne doit pas être un prétexte pour ignorer ce

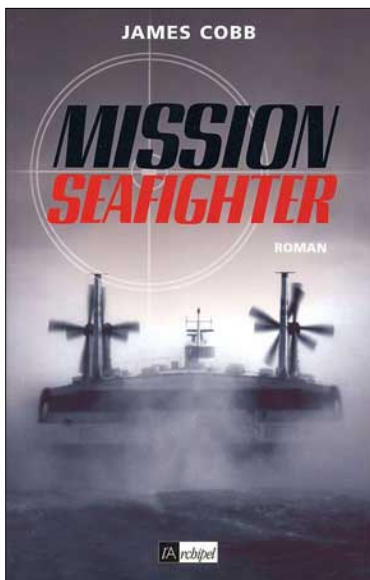


roman puisqu'il s'agit d'un des meilleurs thrillers militaires du début de la décennie.

Aux États-Unis, James H. Cobb s'est taillé une place de romancier naval avec une série de quatre romans publiés entre 1998 et 2002, qui met en vedette le capitaine Amanda Garrett et le destroyer USS Cunningham, un navire ultrasophistiqué. *Mission Seafighter* (traduction de... *Seafighter!*) est le troisième roman de la série et le seul à proposer un contexte différent : alors que le Cunningham est en cale sèche pour réparations (il a été amoché dans le deuxième volume), Garrett se voit offrir une « simple » mission : maintenir la paix et l'ordre dans une région de l'Afrique où un dictateur en puissance, le général Belewa, commence à faire des siennes. Or, Belewa possède non seulement des ambitions démesurées mais aussi l'intelligence pour tenir tête aux forces de l'ONU et empêcher les États-Unis d'intervenir avec leur puissance militaire. Du coup, le « sale petit conflit » qui s'ensuit prend rapidement l'allure d'une partie d'échec, Belewa et Garrett s'échangeant les coups astucieux.

Les amateurs de sensations fortes seront immédiatement happés par ce roman rapide et efficace. Cobb a une longueur d'avance sur ses confrères tant il sait rendre son intrigue limpide même à ceux qui ne sont pas des habitués des fictions militaires. Ses personnages ont beau être découpés à la hache, ils n'en sont pas moins compétents et de sympathiques. En matière d'écriture, Cobb écrit avec un rythme soutenu et clair, un choix que respecte bien le traducteur Jean-Paul Mourlon. Et s'il y a toujours une certaine étrangeté à lire de la fiction militaire américaine en français, Mourlon réussit toujours à préserver l'énergie du texte d'origine.

Les lecteurs en quête d'idées originales et de scènes spectaculaires seront également bien servis : pour eux, l'attrait principal de *Mission*



Seafighter sera de voir à l'œuvre des *hovercrafts* de nouvelle génération, et là Cobb ne se gêne pas pour les mettre à l'épreuve dans le cadre de combats prenants.

Thriller militaire écrit selon les règles de l'art, roman accessible aux lecteurs qui ne sont pas des vétérans ou des experts, *Mission Seafighter* représente sans doute pour le moment ce qu'il y a de mieux dans le genre sur les tablettes de nos libraires. (CS)

Mission Seafighter

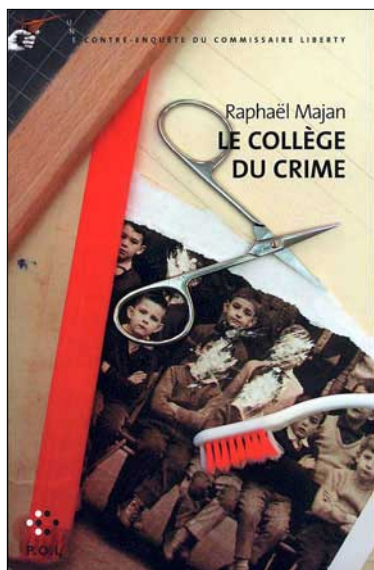
James H. Cobb

Paris, L'Archipel, 2005, 406 pages.



Une contre-enquête ou un con enquête

On sait peu de chose de Raphaël Majan, sinon qu'il est né en 1963 à Saint-Sébastien, qu'il a travaillé (sic) comme fonctionnaire au ministère de l'intérieur et que P.O.L. vient de faire paraître en rafale au moins six titres des



« Contre-enquête du commissaire Liberty » : *L'Apprentissage*, *Chez l'oto-rhino*, *Le Collège du crime*, *Les Japonais*, *L'Auteur de polars* et *Vacances merveilleuses*.

Dans *Le Collège du crime*, le commissaire Liberty (Paul Wallance) reçoit une invitation pour une réunion des anciens élèves du Collège évangélique Jésus de Voltaire. Mais celui qui était le souffre-douleur de tout un groupe d'adolescents est devenu commissaire de police et il ne va pas se faire chier à renouer avec des camarades de classe qu'il ne peut blairer. Pourtant, plus la date des retrouvailles approche, plus le commissaire Liberty a bien envie de montrer à ses amis qu'il est devenu quelqu'un d'important... aussi se rend-il à la rencontre avec une seule et unique idée en tête : et s'il se vengeait ? Mais lequel de ses anciens compagnons devrait-il éliminer ou envoyer en prison en premier ? Et s'il essayait le hasard ? Il les déteste tous ou presque : il y a le père Bouchabet, Claude Potiron dit La soupe, Bastien Biralomunise, Marie-Christine de la

Borne et Rémi Zoc... Et pourquoi ne pas s'occuper de tout ce beau monde ? Après tout, c'est lui, le commissaire, non ?

Dans *Les Japonais*, le commissaire Liberty se questionne... et quand il se questionne, il risque d'y avoir de la casse ou, à tout le moins, quelques crimes. Liberty est un drôle de pistolet et s'il ne tue pas pour se créer un palmarès de *serial killer*, il n'en demeure pas moins qu'avec tous les crimes effectués, il n'a jamais tué de Japonais et ce fait commence de plus en plus à le hanter. Et puis, lorsqu'il se met à la recherche d'un de ceux-là, ils semblent s'être tous volatilisés de France. Et comment être sûr qu'il s'agira bien d'un Japonais ? Pour lui, les Orientaux se ressemblent tous. Il n'est quand même pas assez stupide pour aller leur demander leur nationalité. Mais peut-être que si... après avoir commis autant d'erreur sur la personne.

Il va de soi que ces aventures du commissaire Paul Wallance, dit Liberty, en raison du film *L'Homme qui tua Liberty Valance*, de



John Ford, sont sous le signe de l'humour et donc, par le fait même, appartiennent au polar humoristique. Dans cette veine souvent exploitée, peu de chose agréable à couronner. Ainsi, si certains abordent le genre avec succès, d'autres vont souffrir de s'y être frotté — n'est pas Charles Exbrayat ou Donald Westlake qui veut ! L'œuvre de Raphaël Majan navigue, justement entre deux eaux. Non pas que ce soit mauvais ou inintéressant, au contraire. Son personnage est original, savoureux et ne souffre d'aucun complexe. Cependant, les œuvres qui composent la série des « Contre-enquête du commissaire Liberty » deviennent, elles, vite répétitives, l'intérêt de leur lecture décline au rythme où l'on tourne les pages. Un roman ça va, deux passent encore, mais je n'irai pas jusqu'à la lecture d'une troisième œuvre de cette série.

Toutefois, il faut ajouter en toute honnêteté que Majan a une plume bien aiguisée et que ses petits romans tiennent bien la route côté structure et écriture, là-dessus, rien à dire. Seulement, il faudra que l'auteur nous offre autre chose que les « enquêtes du commissaire Liberty » s'il veut un tant soit peu qu'on parle de lui comme d'un auteur de polar prometteur. Car il ne faut pas se le cacher, dans son cas, le talent est là. (FBT)

Le Collège du crime

Raphaël Majan

Paris, P.O.L., 2004, 205 pages.

Les Japonais

Raphaël Majan

Paris, P.O.L., 2004, 199 pages.

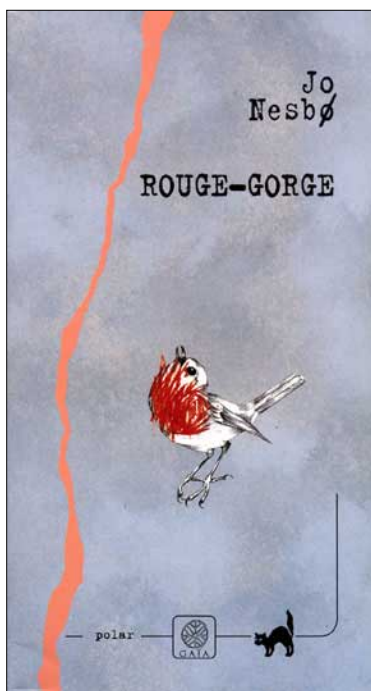


Pour découvrir le polar norvégien...

J'ai un aveu à faire (mauvaise habitude) : avant de lire *Rouge-Gorge*, de Jo Nesbø, je n'avais jamais été attiré par les polars des

éditions Gaïa dont je n'aimais ni le format excentrique, ni les caractères d'imprimeries style « vieille dactylo » de la quatrième de couverture, et dont la plupart sinon tous les auteurs aux noms imprononçables m'étaient parfaitement inconnus. Vous les connaissez, vous, ces Gunnar Staalesen, Frederik Skagen, Marten Harry Olsen, Leif Davidsen et autres Jo Nesbø ? Moi non. Du moins, jusqu'à présent.

Tout ça va changer parce que j'ai découvert l'œuvre de Jo Nesbø, un auteur norvégien, et son personnage, Harry Hole, un héros de polar à mettre dans le même musée que Kurt Wallander (Henning Mankell) et ses émules. Bourré de faiblesses, mais très attachant, Harry Hole se lance dans une affaire périlleuse dont l'origine remonte à la Deuxième Guerre mondiale, à un épisode peu connu et pas très glorieux de l'histoire de la Norvège. Occupés



par les Allemands, les Norvégiens ont soit résisté à l'occupant, à leurs risques et périls, soit ont collaboré, pour le meilleur et pour le pire.

Le récit commence en 1941. Des jeunes Norvégiens idéalistes (ils partent lutter contre le bolchevisme) s'engagent dans les rangs de la Waffen-SS pour combattre sur le front de l'Est. Méprisés par leurs alliés allemands, plongés dans l'enfer des combats au cœur de l'hiver russe, traqués par les Soviétiques qui ne font pas de prisonniers, ils perdent leurs illusions et ne pensent qu'à une chose : survivre. Quand Daniel, alias Urias, leur chef de leur groupe, se fait tuer, chaque membre de la division va suivre sa propre route et tenter de sauver sa peau. Retour au temps présent, où Harry Hole est chargé d'enquêter sur le milieu néo-nazi, soupçonné de préparer un attentat à l'occasion de la Fête nationale. Il se documente sur le passé nazi de la Norvège, rencontre les engagés volontaires survivants, désabusés, jugés à la libération comme traîtres à la patrie. Commencent alors des heures d'angoisse, car le temps est compté, la menace de plus en plus précise.

Dire que j'ai *dévoré* ce gros roman est un euphémisme, d'autant que j'ai un faible pour les polars dans lesquels l'auteur intègre les récits de guerre à une énigme criminelle, et dans lesquels les mystères du présent trouvent leur explication dans les limbes du passé. Ajoutez à cela des personnages fascinants, un sens de la narration impeccable et vous avez là un roman qui fait honneur au genre et à cette collection que je ne snoberais plus, je le jure ! Ah, les préjugés ! (NS)

Rouge-Gorge

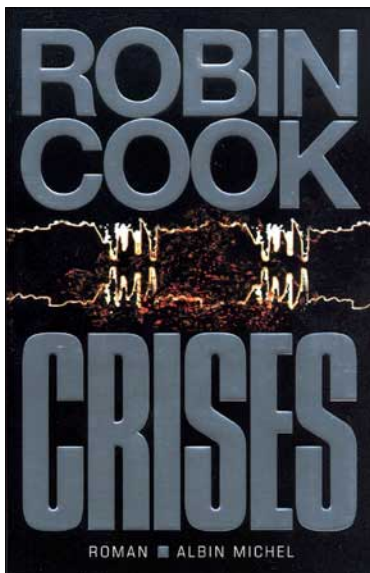
Jo Nesbø

Paris, Gaïa, (Polar), 2005, 484 pages.



Qu'est-ce qu'on se fait suaire !

Le thriller médical ne m'a jamais particulièrement attiré. Peut-être pour des raisons tout à fait terre à terre. Pour moi, la vraie horreur, viscérale, totale, absolue, se trouve dans tout ce qui est médical, tourne autour de la médecine, du scalpel au virus en passant par le scanner ou la roulette du dentiste ! Le lieu qui me terrorise le plus, ce n'est pas la crypte du vampire, mais la chambre d'hôpital. Alors me farcir en plus, de mon plein gré, des histoires de virus Ebola, de bactéries cannibales et autres épouvantes, non merci ! Exception faite de son premier roman, *Coma*, j'ai donc toujours soigneusement évité les thrillers bactério-viraux de Robin Cook. Mais comment résister à ce roman intitulé *Crises* dont la quatrième de couverture me promet une histoire où il est question d'un patient que l'on va traiter avec



de l'ADN prélevé sur le suaire de Turin ? Diantre, me dis-je, Robin Cook aurait-il attrapé un quelconque virus *davincicolesque* ? Il fallait donc que j'en aie le cœur net, que j'aille visiter la clinique du bon D^r Lowell tout en priant le ciel que les charmes de l'infirmière de service me fassent oublier la terreur glacée ambiante !

Quelle déception ! Rarement aura-t-on vu une idée aussi prometteuse gâchée par un écrivain sans inspiration, qui écrit sur le pilote automatique tout en puisant allégrement dans le *Dictionnaire des clichés en dix volumes pour auteurs de best-sellers* et *La médecine pour les nuls*. Ce qui aurait pu être un formidable roman de suaire-fiction devient une très médiocre histoire de magouilles politico-médicales, sur fond de scènes de ménage, avec quelques apartés intéressants (tout de même) sur les relations troubles entre le pouvoir politique et le savoir médical, la recherche, les manipulations génétiques, les cellules souches et toutes ces sortes de choses affreusement biologiques !

Et oubliez le suaire : c'est un attrape-nigaud qui ne mène nulle part, un prétexte pour attirer le client friand de mystère (Ça marche ! J'en suis la preuve imbécile...). Ce qui en résulte est tout simplement grotesque, sinon clownesque à défaut de clonesque ! (NS)

Crises

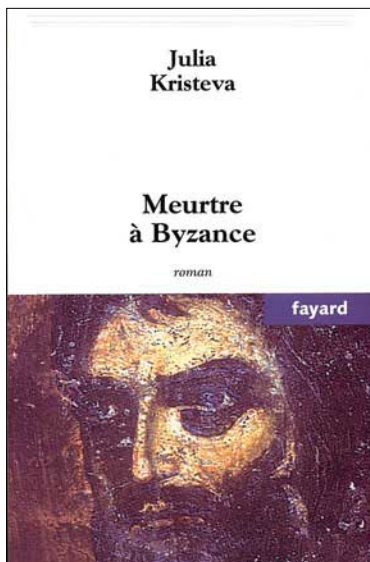
Robin Cook

Paris, Albin Michel, 2005, 524 pages.



Kristeva m'endormir

Julia Kristeva est une des plus grandes figures de la critique littéraire universitaire des trente dernières années. Psychanalyste de renom, ses apports à la sémiotique et à la linguistique sont reconnus comme étant majeurs : *Sèméiotikè*, *Recherche pour une sémanalyse*



(1969) et *Le Langage cet inconnu* (1981) figurent parmi ses essais les plus marquants. Elle a aussi écrit des romans. *Meurtre à Byzance* est son quatrième titre publié chez Fayard.

Journaliste à *L'Événement* de Paris, Stéphanie Delacour est dépêchée à Santa Barbara (ville imaginaire) pour enquêter sur de mystérieux meurtres en série. Elle sera aidée dans ses recherches par le commissaire Rylski, un quinquagénaire fort séduisant et cultivé.

De son côté, Sébastien Chrest-Jones récolte les honneurs et les doctorats honorifiques (un peu comme Kristeva) et se passionne pour le métissage des populations. Du moins, c'est ce que tout le monde connaît de lui, mais le professeur s'intéresse en cachette à la première Croisade. C'est à travers l'écran de son ordinateur que nous faisons la rencontre d'Anne Comnène, une célèbre héroïne d'un roman bulgare, et ce parce que Chrest-Jones écrit lui aussi un roman sur cette femme célèbre et féministe, bien en avance sur son temps. À partir de là, les histoires se croisent et le roman

de Kristeva prend l'allure d'un roman écrit en forme de poupées russes.

Le dernier roman de Julia Kristeva est peut-être un polar, mais il n'a rien à voir avec le concept de littérature populaire de Jean-Patrick Manchette qui définissait ainsi le genre : « Vite écrit, vite lu ! » Ici on est plutôt devant un étalage d'érudition qui donne un texte dense et d'un hermétisme navrant. Le roman est ennuyant, rempli de digressions qui n'en finissent plus. Un roman à clé, un roman des origines dans lequel seul le crime justifie probablement l'appellation polar et la présence de cette recension dans nos pages.

Toutefois, le roman pourrait évidemment attirer quelques adeptes : des universitaires qui aiment se donner un genre (sic), sûrement pas policier, mais aussi ceux qui recherchent une langue rare, pleine de mots riches et qui ne lèvent pas le nez sur les romans à clé... Mais quel ennui ! Les efforts que j'ai déployés à reprendre à maintes reprises la lecture de ce roman justifient à eux seuls la remise de mon papier. (FBT)

Meurtre à Byzance

Julia Kristeva

Paris, Fayard, 2004, 337 pages.



Sardaigne à l'huile !

Un jour, quelqu'un devrait organiser un concours : celui de la quatrième de couverture la plus débile, du championnat de l'enflure verbale et du baratin le plus racoleur. Les aspirants au titre seraient fort nombreux. Le jury aurait bien du mal à trouver un gagnant dans ce concert d'hyperboles fallacieuses qui rappellent étrangement les discours de nos politiciens. Un exemple, parmi d'autres : à propos de *La Peur et la Chair*, de Giorgio Todde, on affirme sans rire que « ce romancier sarde re-

nouvelle complètement le polar italien ». Misère ! Si c'était vrai, ça se saurait et j'arrêtera *illico* de lire les auteurs italiens. De grâce, éditeurs, attaché(e)s de presse et autre promoteurs, arrêtez de nous prendre pour des articles de voyage... C'est tout à fait contre-productif, ça nous braque ou nous met d'humeur très fâcheuse ! Hé ! On a fait des études, on sait lire...

Tout ça pour vous dire que contrairement à ce qu'affirme le menteur de service, *La Peur et la Chair* ne révolutionnera pas le genre. Mais ça n'est pas pour autant un roman qui manque d'intérêt. Nuance... L'action se situe à Cagliari (Sardaigne), en 1861. On a découvert le corps de l'avocat Giovanni Laconi, un bras arraché et le crâne brisé par une pierre. Mais l'autopsie révèle qu'il est mort de peur avant d'être atrocement mutilé. D'autres morts vont suivre, et peu à peu la peur s'installe. Ce qui m'amène à un autre « mensonge » : il n'y a strictement rien de fantastique dans ce roman, et surtout



pas de créature étrange, mi-homme, mi-bête semant l'épouvante. Non, les choses sont plus terre à terre, comme le montrera l'enquête du docteur Efisio Marini, un jeune médecin et auteur d'une méthode révolutionnaire de pétrification des corps. En fouinant un peu, il va mettre à jour des secrets de famille peu reclusants où l'avidité le dispute à la sensualité et aux amours malsaines. Il y a sur cette île des secrets de famille inavouables. Quelqu'un est prêt à tuer pour ça.

Précisons qu'il s'agit là de la deuxième enquête d'Efisio Marini. La première, *L'État des âmes*, est parue en 2003. Le style de Giorgio Todde est assez particulier. Il faut lire quelques pages pour apprivoiser le rythme très particulier, un peu déroutant des phrases. Ce roman inaugure une nouvelle collection chez Albin Michel. Intitulée « Carré jaune », elle propose des ouvrages d'un format intermédiaire entre le livre de poche et la brique de gratte-ciel (13 x 20 cm) et des récits où s'unissent littérature et polar. Une affaire à suivre... (NS)

La Peur et la Chair

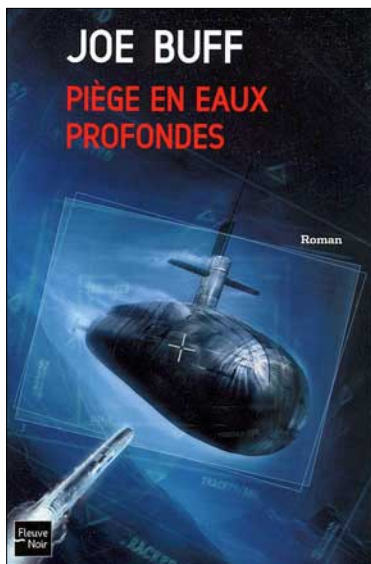
Giorgio Todde

Paris, Albin Michel (Carré jaune), 2005, 280 pages.



Histoire de coque et de coquille

Il y a de ces décisions d'édition que l'on peut questionner. Comment comprendre, par exemple, qu'un éditeur décide de ne faire traduire que le deuxième tome d'une série ? Comment expliquer la présence d'une coquille énorme sur une quatrième de couverture ? Mais la véritable surprise, c'est de découvrir que la coquille peut avoir un impact plus important que la décision de ne pas traduire le premier livre d'une série.



Car si *Piège en eaux profondes* de Joe Buff est bien la traduction de *Thunder in the Deep*, le deuxième tome de la série « Jeffrey Fuller », il n'y a pas de quoi s'en formaliser outre mesure. Quiconque a lu les deux premiers romans de cette série de thrillers militaires en version originale sait que le deuxième est non seulement supérieur au premier, mais que son intrigue est un calque amélioré sur la structure narrative de son prédécesseur. Qui plus est, l'intrigue du premier livre est tellement mince que le prologue du deuxième tome réussit sans peine à combler les trous. On acceptera donc que Fleuve Noir ait décidé de traduire le meilleur livre des deux.

En revanche, la coquille sur la quatrième de couverture risque de rebuter plus d'un lecteur potentiel. Car si la série de Buff se déroule en 2011, dans un monde où les pays anglophones sont à nouveau en guerre contre l'Allemagne, un doigt a dû glisser à l'étape de la photocomposition et c'est ainsi que les milliers

d'exemplaires du livre en librairie débutent par : « 2001. Une nouvelle guerre mondiale... ». Aïe !

Mais peut-être s'agit-il là d'un lapsus révélateur, car l'univers dans lequel évolue le capitaine Jeffrey Fuller a toujours appartenu à une réalité parallèle. Écrite à partir de 2000, la série de Joe Buff sert essentiellement à montrer les progrès des armes sous-marines. Ainsi, on assiste à une guerre entre Anglophones et Germanophones à coup d'armes nucléaires tactiques sans que la dimension politique d'un tel conflit ne soit approfondie (comme vous pouvez vous y attendre d'un écrivain américain, la France a capitulé dès les premières heures du conflit...).

La coquille « 2001 » est tout de même dommageable, car elle mine la force principale du livre, soit l'annonce du renouvellement des combats sous-marins. Si votre conception de cet univers tactique dépend encore d'*Octobre Rouge* de Tom Clancy, dites-vous que les choses ont bien changé depuis 1984. Buff, spécialiste en technologies submersibles, nous livre une vision des choses dominée par des sous-marins en céramique et des armes de la prochaine génération. De plus, l'auteur prend soin de situer ses combats dans des environnements réalistes : loin des duels de torpilles dans une baignoire infinie, les personnages de ce roman s'affrontent dans des plans d'eaux aux nombreuses particularités géographiques. L'océanographie est une science omniprésente dans ce roman, et le résultat est bourré de trouvailles ingénieuses, d'ailleurs la conclusion a lieu... sur les flancs d'un volcan sous-marin.

Ceci dit, avertissement nécessaire : ce roman s'adresse aux férus de thrillers militaires. La caractérisation est primaire, le rythme traîne et le jargon prend souvent toute la place du dialogue. Si les amateurs convaincus se gliseront avec aisance dans l'atmosphère du roman, le

public général risque d'être rebuté par l'hermétisme du livre. Patrick Marcel a accompli un travail héroïque de traduction technique, mais il ne peut pas faire de miracles face à la prose d'origine et, pour des raisons évidentes, le roman est doté d'un glossaire. Il n'y a que les États-Unis pour avoir un lectorat spécialisé suffisamment important et permettre l'existence d'un tel type de romans : reste à voir le succès du livre en français... en espérant, bien sûr, que les lecteurs ne tiendront pas compte de la coquille ! (CS)

Piège en eaux profondes

Joe Buff

Paris, Fleuve Noir, 2004, 441 pages.



Les nouveaux déboires d'un marchand de bières

Le Croque-mort à tombeau ouvert, de Tim Cockey, est le troisième roman d'une série



mettant en vedette Hitchcock Sewell, un croque-mort de Baltimore déjà présenté dans *Le Croque-mort a la vie dure* et *Le Croque-mort préfère la bière*, parus chez le même éditeur. Petit aparté : on aime bien la bière chez Alvik éditions puisque le personnage principal de *L'Ombre de la Napola*, de Reiner Sowa (voir critique dans *Alibis 14*), est aussi un entrepreneur de pompes funèbres. Mais le ton y est un peu plus tragique que dans les aventures plus légères de Hitchcock Sewell, qui rappellent par moments les premiers épisodes de la série *Six Feet Under* (avant qu'elle ne sombre lamentablement dans le *soap*). Humour noir, situations absurdo-comiques, protagonistes un peu déjantés, le ton est résolument décontracté, mais l'auteur ne sombre jamais dans les sanantonâneries beaufrèresques.

Or donc, Hitch reçoit un coup de téléphone hystérique d'une amie d'enfance en détresse : elle vient de flinguer son amant, le patron d'une boîte de nuit interlope. Il est à l'hôpital, dans une situation critique, quand quelqu'un vient le poignarder, histoire d'achever le travail. Secondé par son ex-femme, son chien Alcatraz (pas trop envahissant, dieu merci !) et Munger, un drôle de privé plus que dépressif, Hitch se lance dans une affaire périlleuse pour tirer sa copine de la situation épineuse dans laquelle elle s'est fourrée. Oui, elle a tiré sur le sale type pour se défendre, mais non, elle ne l'a pas achevé à coups de couteau. Encore faut-il le prouver et trouver le véritable assassin.

Son enquête, riche en rebondissements, va amener notre croque-mort favori dans des boîtes de jazz enfumées où des chanteuses à la voix rauque et aux courbes rebondies font augmenter votre pression sanguine, et dans le petit monde illégal des jeux de hasard où il est facile de laisser sa chemise ou sa peau, c'est selon...

Hitchcock Sewell est un personnage coloré qui sait garder son calme en toutes circonstances (métier oblige). Quand ça va mal, il se sert de son humour tantôt loufoque, tantôt subtil, toujours noir, pour survivre dans des situations périlleuses, potentiellement mortelles. Certains dialogues sont de véritables trouvailles. Bref, on ne s'ennuie pas avec ce croque-mort sympathique. Tim Cockney est incontestablement un auteur à découvrir. (NS)

Le Croque-mort à tombeau ouvert

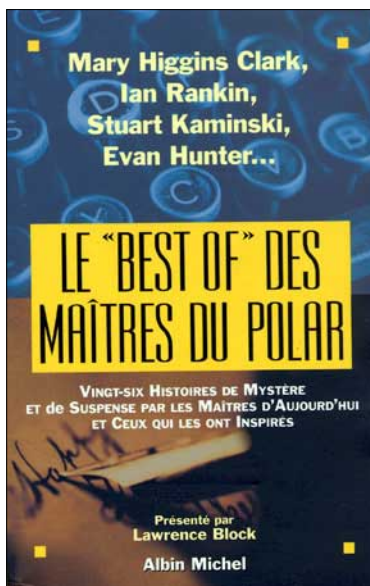
Tim Cockney

Paris, Alvik (Polar), 2005, 412 pages.



Des nouvelles du polar américain

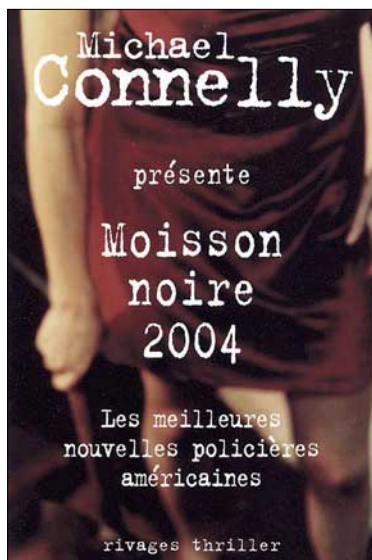
Contrairement à ce qui se passe chez les Anglo-Saxons, et plus particulièrement aux États-Unis, il se publie peu d'anthologies chez les éditeurs francophones. Le public les boude, paraît-il, ce qui fait qu'elles ne sont pas ren-



tables. Il faudra un jour se pencher sur cette diversité culturelle. Pour ma part, je crois que ce sont les revues qui font la différence. Le lecteur américain a pris l'habitude de lire des textes brefs, des nouvelles, dans les nombreuses revues disponibles aux États-Unis, alors qu'elles sont relativement rares dans la francophonie.

Or donc, si les nouvelles vous intéressent, deux anthologies parues récemment devraient vous satisfaire. *Le « Best of » des maîtres du polar* (Vous avez bien lu, il n'y a pas d'erreur, c'est bien un titre français !) est une anthologie présentée par Lawrence Block et qui est bâtie selon un principe intéressant : il a demandé à chaque auteur de choisir sa nouvelle préférée puis, dans un deuxième temps, de sélectionner son texte favori chez un auteur de son choix. D'où le sous-titre : « Vingt-six histoires de mystère et de suspense par les maîtres d'aujourd'hui et ceux qui les ont inspirés ». Ainsi Doug Allyn nous propose « Le Paradis de chiots », texte jumelé à « L'Enfant d'autrefois » de William Bankier (un nouvelliste canadien), Mary Higgins Clark a retenu « L'Homme d'à côté », jumelé avec « Le Coeur révélateur » d'Edgar Allan Poe, un auteur sélectionné aussi par Joyce Carol Oates. *Und so weiter...* comme disent les Bretons. L'opération est répétée treize fois pour un total de vingt-six textes variés, de thèmes et d'inspiration très différents, jamais inintéressants.

Moisson noire 2004 (Les meilleures nouvelles policières américaines) est une anthologie présentée par Michael Connelly. Tous les ans, Otto Penzler (libraire, critique, expert ès polars) demande à un prestigieux représentant de la littérature policière de réunir les vingt meilleures nouvelles parues dans l'année. Cette anthologie m'a permis de mesurer à quel point je connaissais peu ou pas les



auteurs de la relève. Car il y a peu de gros noms au sommaire : Walter Moseley, Elmer Leonard, John Peyton Cooke, Joyce Carol Oates, George P. Pelecanos ou James Crumley. Parmi les inconnus (pour moi qui ne lis pas de revues américaines), mentionnons Robert McKee, Hannah Tinti, Monica Wood, Brendan DuBois, Scott Woven, Daniel Stashower (avec un pastiche holmesien) et quelques autres avec des histoires de braquages, de complots, de manipulations, de confessions et autres activités peu recommandables. (NS)

Le « Best of » des maîtres du polar

Lawrence Block (dir.)

Paris, Albin Michel, 2004, 540 pages.

Moisson noire 2004

Michael Connelly (dir.)

Paris, Rivages (Thriller), 2004, 350 pages.

